

a superposé sur une tourelle massive qui appartient à la même époque, et qui terminait jadis de ce côté le mur de clôture de l'abbaye, la construction moderne du télégraphe qui dessert la ligne du nord-est.

On arrivait autrefois à Montmartre par une côte rapide, après avoir gravi la chaussée des Martyrs et traversé l'ancienne place de l'abbaye. Depuis quelques années un chemin tournant, qui suit d'abord cette direction et sillonne ensuite la colline à l'ouest et au nord, y conduit d'une manière plus commode.

A gauche de cette chaussée on trouve la fontaine du Buc, qui verse le superflu de ses eaux dans un réservoir où viennent s'abreuver les bestiaux, ce qui en fait une mare infecte et d'un aspect désagréable. Le chemin neuf commence à se border d'élégantes constructions; parmi les plus récentes on distingue une petite maison d'une forme originale qui a été élevée par M. Théaulon et sur ses dessins. Cet homme de lettres, dont une maladie grave est venue briser à la fleur de l'âge la verve spirituelle et féconde, a habité long-temps Montmartre, où il a laissé d'agréables souvenirs, qui ne peuvent cependant consoler ses amis d'avoir vu s'éteindre sitôt en lui les espérances d'un beau talent. Sur le haut de la colline et avant de pénétrer dans

la principale ruelle du village, est une vaste et belle maison, située, comme disent les notaires, entre cour et jardin et dont une haute grille en fer décore la façade méridionale. On y trouve des bains et un jardin délicieux. Cette maison est l'établissement justement renommé du docteur *Blanche*, dont la généreuse hospitalité, la cordialité franche et le savoir n'ont pas peu contribué à donner une vogue justement méritée à cet établissement si heureusement situé.

Le revers de la colline de Montmartre est planté de vignes et de jolis jardins attenants à des pavillons de construction moderne, où dans la belle saison se retirent quelques artistes en réputation et où le dimanche seulement viennent se délasser des fatigues de la bourse des banquiers et de riches industriels. Ce sont les petites maisons des grands seigneurs de notre siècle épicier et rossiniste!

Au sortir de la barrière des Martyrs et en suivant la chaussée, on entre dans l'une des annexes de Montmartre : c'est le hameau ou, si l'on veut, le quartier de l'abbaye. Après avoir gravi une rue large et escarpée, peuplée de cabarets sur ses deux rives, on arrive à mi-côte en face de l'une des anciennes entrées du monastère; la porte principale se trouvait un peu plus loin sur la place même où ses restes dégradés servent en-

core d'ouverture à une espèce de maison de ferme.

L'abbaye de Montmartre, si l'on en juge par les murs restés debout et la disposition du sol, devait avoir la forme d'un polygone dont la façade principale regardait Paris. Ce monument, dont les dégradations éprouvées du temps des guerres civiles n'avaient point été rétablies, a dû être entièrement rasé à l'époque de la révolution.

Le sol qu'il occupait a été converti en chantiers de bois dans une partie, et sur plusieurs autres points on a ouvert des carrières à plâtre, dont l'exploitation poursuivie avec peu de discernement menace le village de Montmartre d'une affreuse catastrophe. Les éboulements considérables qui arrivent journellement et qui ont presque coupé à pic tout le flanc sud et sud-est de la colline, sont les signes avant-coureurs d'un événement que l'administration publique, en luttant contre l'égoïsme des intérêts privés, aura de la peine à prévenir. Déjà les jardins agréables qui couronnaient l'ancien territoire de l'abbaye ont disparu. Les Parisiens chercheraient vainement aujourd'hui ce Tivoli où ils allaient admirer le gigantesque poirier dont les branches antiques, recourbées en arceaux, formaient un cabinet de verdure au-dessus du tronc de l'arbre et sur lequel on trouvait une table et des sièges

pour une société nombreuse. La colline est entièrement dépouillée de verdure, l'entrée des cryptes qui s'agrandit toujours l'envahit jusqu'au sommet, et elle ne présente plus à l'œil attristé qu'une grève stérile et dangereuse, où la chèvre même ne peut plus aller brouter les plantes grimpantes qui jaunissent dans les interstices du sol diluvien, que le vent a parsemé d'un peu de terre végétale.

Les jardins de l'abbaye s'étendaient fort loin au sud et à l'ouest de la colline; ce sol et les terrains vagues qui en dépendaient, et que l'abbesse de Montmartre défendit en 1786 contre le fisc, lors de l'établissement du mur d'enceinte de Paris, furent acquis par M. Orsel, homme de finance et d'industrie. Il conçut le projet de joindre par un passage transversal la chaussée des Martyrs à celle de Rochechouart. Ce plan a été exécuté avec bonheur par M. Lambin, son héritier, et maintenant le village Orsel, l'un des annexes de Montmartre, présente à mi-côte, sur le versant méridional de la colline, un aspect riant et qui révèle quelque chose de la civilisation moderne. Ses constructions sont en général d'un assez bon goût; mais ce qui donne à ce village de la vie et presque de l'importance, c'est le théâtre situé sur une jolie place où l'on parvient par deux allées grimpantes et plantées d'a-

acias. Un parterre dessiné avec goût sert en été de rendez-vous aux promeneurs et aux habitués du théâtre.

Le village Orsel conduit à la chaussée de Rochechouart, dont les constructions font partie du village de Clignancourt, situé à l'extrémité nord-est de la colline de Montmartre. C'est encore une annexe de cette commune. La chaussée est habitée en général, comme celle des Martyrs qui lui est parallèle, par des marchands de vins, et Clignancourt proprement dit se compose de quelques maisons de campagne et d'habitations affectées aux exploitations rurales d'une partie de la plaine de Saint-Denis où se trouvent les limites de la commune de Montmartre.

Tels sont les changements que le temps a apportés dans cette localité. Les révolutions humaines, on le voit, n'ont pas moins agité son sol à la surface que les grandes révolutions du globe à l'intérieur. Ce fut sur la colline de Montmartre qu'en 1814 vint s'abattre l'aigle impériale toute sanglante. Comme au dixième siècle, les hommes du nord, maîtres de la France, purent insulter du haut de cette butte la capitale de l'empire. Mais cette fois leurs cris sauvages annoncèrent le dernier jour d'une ère glorieuse, et la lance du Cosaque plantée aux portes de Paris, comme celle de l'empereur Othon, accomplit un grand décret de la Providence.

A cette époque désastreuse l'honneur national fit du moins quelques efforts pour repousser l'invasion et sauver Paris de la souillure que l'étranger allait lui imprimer. Une poignée de conscrits et de vétérans défendirent Montmartre contre les masses russes et prussiennes. On aurait dit que les vieux souvenirs de la gloire française venaient se réunir à ses dernières espérances pour mourir au même champ d'honneur, afin que les beaux rêves de la République et de l'Empire finissent en même temps! . . . On avait essayé en 1815 de fortifier la position de Montmartre, dont les événements militaires de la première invasion avaient fait reconnaître l'importance; mais cette inutile manifestation d'une puissance déchuë se perdit comme le dernier soupir d'un soldat sur le champ de bataille, et ne retarda pas d'une heure le dénouement funeste du drame de l'empire. C'est ainsi qu'après un violent orage, quelques vagues tardives viennent encore inonder la grève, tandis que la voix menaçante de la tempête expire dans les échos lointains et que la mer sombre et calme rejette sur son rivage les fragments des navires qu'elle a brisés dans sa colère.

IV.

Si jamais l'envie reprenait à Asmodée de découvrir à quelque nouveau Cléofas les mystères

d'amour, d'ambition, les plaisirs, les douleurs et les misères qui se cachent sous les toits de Paris, c'est sans doute à Montmartre qu'il transporterait son protégé. La tour du télégraphe serait un lieu très-convenable aux observations du malin démon, se fit-il poète, peintre ou moraliste, car nos hommes d'état n'ont pas seuls le privilège de changer suivant l'exigence des circonstances.

De la plate-forme qui couronne cet édifice, où je vous prie de supposer que le spirituel démon de Lesage, ou l'imagination, non moins puissante, vous a transporté, on jouit d'un point de vue merveilleux. De toutes parts se déroule devant vous un immense tableau, dont les plans les plus éloignés semblent se confondre avec la voûte du ciel, parsemée, durant les plus beaux jours, de nuages grisâtres qui forment le dernier rideau de cette belle scène. Au nord s'étend à vos pieds la plaine de Saint-Denis; ces champs cultivés, vus de cette hauteur, ressemblent à un riche tapis dont la verdoyante uniformité est variée heureusement par les fleurs rouges du coquelicot, l'azur du bluet et le jaune d'or du colza et des roquettes sauvages qui envahissent souvent les champs de froment. Les collines boisées dans lesquelles est encadrée la vallée de Montmorency ferment l'horizon de ce côté. A l'ouest, le bois

de Boulogne, Neuilly avec ses îles riantes, les verts coteaux de Saint-Cloud et de Meudon, offrent une longue suite de scènes variées et de sites charmants au milieu desquels le cours capricieux de la Seine est indiqué par les blanches vapeurs qui s'élancent de son sein. Au sud ce sont encore des plaines et des collines dont le sol marneux et rougeâtre forme un contraste remarquable avec la verdure de l'ouest et du nord. A l'est vous apercevez Belleville, Saint-Chaumont et ce coteau peuplé de cyprès où vont s'endormir pour toujours les joies et les douleurs qui ont surgi dans cette grande cité placée au centre du bassin de la Seine et qui occupe plusieurs plans du vaste panorama où votre œil a découvert mille accidents qui échappent au pinceau de l'artiste et à l'analyse de l'art descriptif.

Revenons à Montmartre. Nous entendons dans le lointain le bruit des orchestres de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*, il monte au faite de la tour où nous sommes placés, plus harmonieux en se dilatant dans les airs, qu'il ne doit l'être pour la folle et riante jeunesse dont il anime les jeux. Nous distinguons aussi les sons moins agréables des instruments à l'aide desquels les ménétriers font sauter une autre classe du peuple sur le plancher poudreux des guinguettes qui occupent le boulevard et les deux chaussées.

Chaque jour de fête, Montmartre reçoit de Paris un surcroît de population qu'on ne peut évaluer à moins de trente mille âmes. Mais il y a dans ces foules qui vont chercher le plaisir à bon marché des nuances de mœurs et de rangs que l'observateur doit savoir saisir. L'*Élysée* et l'*Hermitage* sont des établissements à la porte desquels veille un vétérán le sabre au côté pour en écarter ceux qui, suivant le programme du restaurateur, n'ont pas une *mise décente*. Éloignez-vous, laborieux jeune homme, dont les six jours de durs travaux suffisent à peine aux besoins de votre famille pauvre et honorable comme vous. Loin d'ici, humble fille de l'ouvrier, qui n'êtes encore que vertueuse et jolie, vous ne pouvez vous promener sous ces frais ombrages, ni savourer cette musique plus douce à votre oreille que l'orchestre des Italiens pour un riche paresseux qu'on appelle *dilettante*. Entrez, belles nymphes en cachemires, aux frais chapeaux ornés de rubans et de fleurs; entrez, heureuses grisettes, qui dépensez gaîment vos beaux jours, et qui sur un lit de paille vous plaisez à trouver le duvet des riches boudoirs; vous qui rêvez d'amours et vivez de plaisirs, suivez ces rieuses beautés, étudiants, clerks de notaires, enfants de l'antique basoche; et vous aussi poursuivants d'armes des modernes châtelains, nobles cheva-

liers de la demi-aune et du comptoir, dont la vie semble être tenue en partie double comme vos livres de commerce, entrez avec vos habits à boutons dorés, avec vos cravates empesées et vos airs de petits-mâtres, c'est pour vous seuls que ce temple est ouvert.

Détournons nos regards de certaines petites maisons qui bordent les boulevarts. C'est là que la misère et le vice dans leurs joies abjectes paraissent encore plus ignobles et plus dégradés. Dans ces infames tripots le soldat sans expérience, l'ouvrier sans mœurs, le fripon de bas étage se livrent pêle-mêle à des plaisirs crapuleux avec d'horribles mégères...

Entendez ces sons monotones, mais dont l'harmonie imitative est si puissante sur l'âme du montagnard, c'est la musette d'Auvergne qui rassemble dans un local moins élégant que l'*Élysée*, mais aussi moins repoussant que ces cabarets enfumés dont je viens de vous parler, une population honnête et laborieuse, qui se livre bruyamment aux plaisirs du dimanche. Ce sont des Auvergnats, des forts, des porteurs d'eau, des ouvriers pères de famille qui dansent la bourrée et se moquent des airs de Rossini dont on berce les pas plus recherchés des habitués de l'*Élysée* et de l'*Hermitage*.

Ces jours de fête durant lesquels on danse, on

s'enivre, on chante à tue-tête, ne finissent pas toujours d'une manière paisible. Dans ce mélange de ce qu'il y a de plus aimable, de plus probe et de plus infame dans la population d'une grande ville, il est rare que quelques rixes violentes ne viennent pas troubler les plaisirs de la guinguette. Aussi le soir, quand l'heure du départ a sonné, les barrières offrent-elles un spectacle fort bizarre. Des ivrognes battent les murs, des tapageurs peu fermes sur leurs jambes se retirent avec une compresse sur l'œil; on chante dans ce groupe, on pleure dans celui-ci; c'est un enfant à la voix criarde qui refuse de marcher et à qui la mère administre d'une main libérale une correction que vous savez bien; c'est une femme au vaste bonnet de dentelle, qui, le poing sur la hanche et l'œil enflammé, montre à ses compagnes qui rient aux éclats sa belle robe blanche souillée de taches de vin. Mais grâce au ciel, il y a à Montmartre des gendarmes pour modérer la joie publique et une garde nationale qui a des bonnets à poil, du dévouement, et un corps-de-garde, temple consacré à l'ordre public.

Au reste, à Montmartre comme ailleurs, tous les jours ne se ressemblent point. Ces bruits tumultueux, ces foules qui encombrant les rues et les chemins ne s'y montrent que par intervalles. C'est peut-être le moment de vous parler de la

population habituelle du pays, qui a une physionomie toute spéciale et qui se ressent dans sa composition des révolutions successives dont le sol a été le théâtre. Rien ne ressemble moins à l'habitant du vieux Montmartre que celui du village d'Orsel; il y a entre eux la différence qui existe entre l'homme du faubourg Saint-Marcel et celui de la Chaussée-d'Antin, entre la lourde voiture du brasseur de bière et l'élégant tilbury de l'agent de change.

Ne vous figurez point que les gens de la colline, les gens du vieux Montmartre, aient vu avec joie la prospérité et l'agrandissement de leur commune; point du tout; il existe entre les quatre hameaux dont elle est aujourd'hui formée une rivalité vivace et irritante, dont monsieur le maire, flanqué de deux adjoints, ne pourrait mettre d'accord les prétentions, lors même que ce digne magistrat aurait fait des vaudevilles comme le sous-préfet de Saint-Denis.

C'est que les paysans de Montmartre ne sont pas gens à venir chanter en chœur, comme ceux du Gymnase, des couplets en faveur de qui que ce soit. Les descendants des serfs de l'abbaye ont conservé quelque chose du moyen âge; c'est la ténacité de l'église pour ses immunités et privilèges; il y a encore dans leur caractère du bedeau et du manant. Ils sont grossiers, querel-

leurs et intéressés comme le sont malheureusement les gens de banlieue de toutes les grandes villes. Mais je crois que ceux de Montmartre possèdent ces heureuses qualités à un degré éminent. Ils regardent comme des usurpateurs de leur sol les habitants de l'Abbaye, d'Orsel et de Clignancourt, et prétendent avec fierté que le véritable Montmartre est là où se trouve l'église. C'est là, je pense, une tradition irrécusable de leur ancien servage.

Le village d'Orsel est peuplé de petits rentiers et d'employés qui s'y sont fixés par des raisons d'économie dont leur vanité a profité. C'est l'aristocratie bourgeoise du pays, ils ont des habits et ils s'appellent messieurs. Mais l'aristocratie territoriale, qui fait les électeurs et les officiers municipaux, a évidemment son siège au vieux Montmartre. Aussi les chantres et les marchands de vin ont-ils leur part de l'autorité, et le second magistrat de la commune, qui chante au lutrin, dit en frappant sur son ventre : — Je suis-t'adjoint, j'ai-t'été z'au département.

Les habitants de Montmartre n'ont pas sous le rapport de l'esprit une réputation à l'épreuve de tous les sarcasmes, et je ne crois pas qu'ils aient à cet égard aucun reproche à se faire dans les quatre divisions de la commune. Voici une anecdote qui pourra vous donner une idée de

leur intelligence et de la douceur de leurs mœurs.

Un de ces jeunes hommes, fashionables du quinzième siècle, qui portent une longue barbe, se serrent la taille et font des livres dont le style est aussi étrange que leur accoutrement, enfin un de ces élégants et heureux privilégiés de la mode, que dans la phraséologie des journaux on appelle communément *l'un de nos plus spirituels écrivains*, s'était avisé d'aller habiter Montmartre, le vieux Montmartre ! Tant qu'il se borna à tailler sa barbe en pointe et à effacer la poitrine comme un Hidalgo de l'Aragon, les dignes habitants de Montmartre ne firent aucune attention à lui. Or ce jeune homme était l'un des collaborateurs du *Figaro*, journal où l'on sait ce que vaut l'esprit, et les Montmartrois ne s'inquiétèrent nullement de ce dernier fait. Seulement, en sa qualité d'homme de talent, ils n'en voulurent pas même faire un caporal de la garde nationale. Le journaliste se trouvant dans un moment de disette, imagina d'envoyer à son journal un article intitulé : *Le tambour de Montmartre !*

Le sujet était fort simple. Un tambour, qui joignait à l'industrie des baguettes l'honorable profession de remplaçant, porte un billet de service à l'auteur de l'article, qui promet de satisfaire à ce devoir légal. « — Comment, monsieur, vous monterez votre garde vous-même ? . . . —

Parbleu! certainement. — Mais, monsieur, personne ne monte plus sa garde, les épiciers eux-mêmes prennent des remplaçants. . . Il n'y a plus que les pauvres diables, les banqueroutiers et les clercs d'huissiers qui aillent eux-mêmes au corps-de-garde.»

L'éloquence du tambour était peut-être un peu vive, mais enfin elle remplissait le but de l'orateur, qui recevait cinq francs pour passer la nuit en remplacement de son auditeur épou-vanté.

Cette idée originale était exposée avec esprit et accompagnée de plaisanteries fort piquantes. Mais *Figaro* se fût-il encore une fois mis une pierre au cou, plutôt que d'essayer à faire rire la garde nationale de Montmartre! A peine le malencontreux article a-t-il franchi le mur d'enceinte de Paris, que tout Montmartre frémit dans ses os et dans sa chair. Grand émoi sur la colline, grand émoi partout; les divisions cessent, et dans une aussi grave circonstance on se réunit pour la première fois contre l'ennemi commun. Vous eussiez dit que chaque habitant était attaqué dans son honneur et même dans sa fortune, et bientôt un cri formidable et unanime de vengeance s'élève contre l'audacieux écrivain. Une troupe furieuse se jette sur lui et délibère si elle l'assommera sur la place ou si on se bornera à le précipiter dans

une carrière. Ce dernier parti qui devait convenir aux lâches réunit le plus de voix, et sans la louable assistance du maire et de quelques hommes raisonnables, car on en trouve même à Montmartre, on ne peut songer sans frémir aux conséquences d'une plaisanterie dont malheureusement les susceptibles Montmartrois n'avaient pas compris le sens.

Est-ce dans l'espoir d'adoucir ces mœurs violentes qu'a été construit le théâtre du village d'Orsel? Je l'ignore. Heureusement pour ses habiles directeurs, les fils de Séveste, dont le nom doit être cher aux artistes, les Parisiens ne dédaignent point de fréquenter ce temple ouvert aux jeunes desservants du culte de Thalie. Ce théâtre est devenu une institution depuis que le Conservatoire de déclamation a été supprimé. Sous ce rapport, messieurs Séveste fils méritent les encouragements et l'approbation de tous ceux qui voient avec douleur la dégénérescence de l'art dramatique. . .

La nuit a enveloppé de ses sombres voiles la colline de Montmartre et le monument au haut duquel je vous ai conduits. Que de choses il me resterait à vous montrer!... Je voulais vous introduire dans un salon du village d'Orsel et vous raconter une foule d'anecdotes beaucoup plus vraies que les hardies assertions du tambour. Mais pour

peindre les ridicules, les petites passions, la vaniteuse sottise des ignorants, qu'est-il besoin de franchir la barrière? Les rigoureux surveillants de l'octroi ne les empêchent pas d'entrer.

Adieu donc à cette colline célèbre dans l'histoire de la science et dans celle de nos revers. Un jour peut-être je vous engagerai à y faire une nouvelle promenade, et nous terminerons alors cette ébauche d'un tableau digne d'un vif intérêt. J'ai peut-être été sévère envers une partie des habitants de Montmartre, mais on comprend que ces appréciations physiologiques des masses sont toujours susceptibles de beaucoup d'exceptions; je suis très-disposé à en faire...

A. BARGINET (de Grenoble).



LA MORT DE CARÈME.



Carême est mort en janvier dernier, à l'âge de cinquante ans. Il a mérité sa grande réputation. Je crois même à la durée de sa gloire, et mes raisons pour cela sont exposées dans les piquants *commentaires* dont il a déjà été l'objet. Ceux qui les écrivirent sont des habiles. Je trouve à leur tête M. Grimod de la Reynière, mangeur si délicat, écrivain si spirituel, et d'une conversation